

**Alain Viala**

# LA GALANTERIE

Une mythologie française



LA COULEUR DES IDÉES

SEUIL



# LA GALANTERIE



*ALAIN VIALA*

# LA GALANTEE

Une mythologie française

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-141234-5

© Éditions du Seuil, avril 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Avertissement

*Les contraintes particulières du sujet traité ici, notamment l'abondance des œuvres et documents concernés, ont imposé de nantir ce livre d'annexes numériques. On les trouvera dans les Dossiers du grihl, n° 2019-01 « Le dossier galant » via : <https://journals.openedition.org/dossiersgrihl/7355>.*

*Elles fournissent :*

- la liste des œuvres et objets qui composent le corpus étudié (Dossier A) ;*
- des indications de possibles prolongements pour leurs mises en situation (Dossier B) ;*
- les notes nécessitées par le propos lorsque celles-ci dépassent les mentions de pages des citations (Notes éditoriales). En ce cas, elles sont indiquées par des astérisques (\*). On les trouvera en annexe au numéro des pages correspondant. Sinon, les ouvrages cités sont indiqués dans le corps du texte par le nom d'auteur et le titre, suivis de la date et des numéros de pages entre parenthèses ; les détails éditoriaux sont disponibles en bibliographie pour les ouvrages historiques et critiques ou, pour le corpus, dans le dossier A des annexes numériques.*

*Certains documents ou œuvres (picturales, musicales, littéraires ou cinématographiques) du corpus donnent matière à des analyses de cas : elles sont présentées en forme de « Vignettes ».*



## Avis aux lectrices et lecteurs sur le sujet de ce livre

Autant qu'aux valeurs qu'elle proclame, une société se reconnaît à ses mythes, ses querelles et ses dénis. Il sera ici question d'un sujet de dénis, de querelles et de mythes : la galanterie.

La galanterie ? Mais, diront d'aucun(e)s, c'est une question futile, une mince affaire de baisemain et de porte que l'on tient ; ou alors c'est un vilain jeu de séduction, une version de la drague... En deux mots, c'est un petit sujet. Qui plus est suranné et même périmé : c'est écrit dans *Le Canard enchaîné* du 10 janvier 2018 : « La galanterie, c'est fini ! » D'ailleurs Maupassant en avait publié un faire-part voici plus d'un siècle : « La galanterie est morte » ; et encore il n'était pas le premier. N'en resteraient aujourd'hui que souvenirs confus, vestiges épars ou traces suspectes. Pourquoi s'en soucier dans un monde que ravagent le capitalisme déchaîné et son cortège de pollutions, de guerres et de racisme ? Certes. Mais...

Mais le moindre vagabondage sur Internet ou le moindre magazine feuilleté dans une salle d'attente montrent que, sitôt qu'il est question de civilité ou de rencontre amoureuse, le sujet galant resurgit ; et c'est toujours en pour ou en contre. Comme il resurgit aussi dès qu'il est question de la condition féminine. D'aucun(e)s se souviennent sans

doute qu'au moment des luttes pour l'IVG Gisèle Halimi réclamait d'« éliminer purement et simplement la galanterie ». Et tout le monde se souvient comment ces dernières années, aux moments de « l'affaire du foulard » puis de « l'affaire Strauss-Kahn », sont advenues des polémiques transatlantiques sur le « féminisme à la française » avec, pile au milieu, la galanterie encore. Je travaillais sur ce livre quand survinrent l'affaire Weinstein, ce producteur hollywoodien inculpé d'agressions sexuelles, et la campagne « *Me too* », puis, en France, une polémique renouvelée, avec toujours la galanterie au banc des incriminés. Alors : non seulement petit et vieux mais mauvais sujet ? Voire. Car cette actualité, dont je reparlerai en temps et lieu, confirme que du moins le sujet à des raisons d'être.

Ces querelles persistantes suggèrent que l'apparemment mince affaire est lestée d'enjeux sociaux et politiques de poids et de prix tels que la civilité, la morale amoureuse et la condition féminine. Qui recourent des enjeux artistiques, on le verra, trop souvent sous-estimés. Le tout fait que la galanterie est une question de « style » comme on dit, et chacun sait que les « styles » ont des implications collectives cruciales. Bref : sans nul doute, il faut voir. Voir qu'il s'agit d'un grand petit sujet.

Spécialement pour la France. Car en ce pays, la galanterie constitue un mythe national. Jadis Maupassant, que je citais à l'instant, y voyait « la plus charmante de nos qualités, une qualité française, toute française, nationale ». Et aujourd'hui, quand un dictionnaire comme le *Robert* a besoin d'un exemple de mythe national, il cite « la galanterie française ». Quand certains intellectuels entreprennent de définir ce que c'est que la France, ils mobilisent la référence galante (Nora, 1992 ; Finkielkraut, 2007). Et chaque printemps, à la tombée d'un beau soir, une foule bigarrée envahit à grands

frais le château de Versailles pour y célébrer l'excellence française par des « fêtes galantes ». Chacun(e) sait aussi que ce mythe fait partie des images que les étrangers se font de la France. Alors, les querelles vivaces entre la fierté (être galant, c'est distingué, c'est charmant, c'est classe...) et la défiance (c'est ringard, c'est macho, c'est nationaliste...) imposent le constat qu'il existe quelque chose qu'on appelle galant et qui à la fois tente et tracasse la France.

Quelque chose d'obscur. Dans les querelles où d'aucun(e)s se jettent du galant dans la face, le mot est ductile, les belligérants l'emploient chacun à leur guise et le lestent de significations qui n'ont parfois pas grand-chose à voir ensemble. Et si l'on essaye de savoir sur quoi ils et elles s'agrippent, on voit vite que le spectre sémantique du mot varie à proportion du caractère spectral de sa présence. Car les discours sur la galanterie n'ont jamais cessé de l'évoquer, voire l'invoquer, sur le mode du « c'était mieux avant » et « la galanterie n'est plus ce qu'elle était ».

C'est que la galanterie vient de loin. Elle a été un modèle culturel majeur des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. On a pu croire qu'elle était morte avec la Révolution de 1789 et l'histoire (du littéraire, des arts, des mœurs) a dédaigné ce qu'il y a eu de galant ensuite. Mais pour peu qu'on y prête attention, il est patent que le galant fourmille après 1789. Il s'affirme chez des écrivains comme Nerval, Verlaine, Morand, ou encore Aragon ou Pierre Michon ; il s'impose chez des musiciens tels que Fauré ou Debussy, chez des peintres tels que Roqueplan, Manet ou, récemment, Shonibare, chez des cinéastes comme Renoir, etc. Il abonde plus encore dans des pratiques de savoir-vivre ou de séduction, de mode ou de patrimoine. La galanterie est à la fois un souvenir, une rémanence et un ensemble d'usages ; elle forme un massif profond, touffu, labyrinthique. J'ai, pour ma part, fait

naguère une histoire de la galanterie sous l’Ancien Régime – on verra un peu plus loin comment – et le constat de cette résilience m’a imposé de faire une histoire des présences galantes en France. Avec, on le verra, des ouvertures qu’imposent des regards venus ailleurs ; mais la France sera l’empan de ce livre.

Voilà pour le sujet, voici les objets, les enjeux et la démarche. Les objets sont multiples et contradictoires. Car ce quelque chose de galant qui tracasse la France n’est pas une « chose » : on ne peut l’enfermer ni dans une idée ni même dans un code (de civilité, de séduction ou de sexualité). Il n’existe pas une galanterie que l’on pourrait définir une bonne fois ; il existe des pratiques de civilité, de séduction ou de sexualité, mais aussi de création artistique, qui ont été et sont qualifiées de galantes\*. Il s’agit donc de saisir ces qualifications ; en essayant – évidemment, faut-il le dire ? – de voir à chaque fois non seulement sur quoi elles ont porté, mais par qui elles ont été énoncées, avec quels moyens et à quelles fins, et comment ils se sont disputés.

Ces querelles (aimer galamment est selon certain[e]s un mérite et selon d’autres une perversion, la politesse galante une élégance ou une simagrée, l’art galant le fin du fin ou une minauderie, le galant homme un macho ou un féministe, etc.) révèlent la logique générale des opérations de qualification\*\*. Qualifier, dans toute société, est un acte capital. Le fait est évident dans le domaine du travail. Il ne l’est pas moins dans les lois et dans leur application par la Justice (crime, délit, infraction...). Et tout autant dans l’ordre culturel. Qualifier, c’est attribuer – ou dénier – une ou des valeurs, c’est doter des usages de considération et les ériger en institutions, ou au contraire les dénigrer. Cela, toujours. Et parfois les qualifications ont (eu) des sens changeants, comme il a pu arriver avec, par exemple, « national » ou

« libéral », ou « moderne », « républicain », etc. La galanterie offre un cas exemplaire de ces processus : plus que d'autres, elle rappelle, si besoin est, combien la valeur d'une valeur est un produit de conflits.

Elle offre donc une occasion d'observer comment se construisent et combattent des valeurs, question évidemment majeure pour la sociologie et l'anthropologie. Et l'expérience sera d'autant plus probante que le sujet paraît léger : les pratiques de civilité, les manières d'aimer ou un style artistique sont choses de goûts, affaires qui semblent relever de l'indéfinissable, du je-ne-sais-quoi ; mais ils révèlent en fait des habitus, ces forces dont l'emprise est d'autant plus grande qu'elles semblent naturelles, spontanées et ineffables.

Évidemment encore, le propos ici n'est pas de défendre une opinion sur la galanterie. Bien des talents l'ont entrepris. Mondains ou académiques taraudés par l'envie d'enflammer les pages des journaux ou de brûler les planches des plateaux de télé, ils ont volontiers galantisé. En déployant, souvent avec brio, la rhétorique qui la baille belle dans les querelles\*. Celle qui consiste à asséner des définitions et à disserter, exemples à l'appui ; mais des exemples choisis sur mesure pour les définitions assénées d'emblée. Une telle démarche astique le vestibule du dogmatisme, qui lui-même cire l'antichambre du totalitarisme. Car faut-il rappeler qu'une idée ou un concept ne valent qu'à proportion du corpus sur lequel ils se fondent.

Aussi, ne serait-ce que par souci d'hygiène intellectuelle – et donc de salubrité publique –, le cheminement suivi ici sera inductif. Il regardera d'abord les données empiriques. Aussi bien les factuelles que les fictives, aussi bien des pratiques sociales, des manuels de savoir-vivre, des statistiques médicales ou des pétitions de putains que des poèmes, des films, des tableaux et des mélodies. Il s'efforcera d'en constituer

une liste aussi longue que possible. En les inscrivant dans leur matérialité et leurs contextes. Sans y sous-estimer les allusions, les dénégations et les « à demi dits ». Et sans esquiver leurs confusions et contradictions. Plutôt que de dissenter, il s'agit de décrire et raconter, de tenter de faire de l'histoire.

Aussi dois-je solliciter votre bienveillance. Pour tendre l'oreille quand parfois ne sourdent que des murmures faibles, comme dans le dernier poème des *Fêtes galantes* de Verlaine où

*Deux spectres ont évoqué le passé.*

[mais]

*Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles  
Et l'on entend à peine leurs paroles.*

Pour, aussi, patienter quand s'offrent ainsi des choses nimbées de mélancolie, qui peuvent sembler languissantes. Rassurez-vous : d'une part la mélancolie s'acidule d'ironie, et puis vous entendrez aussi des propos tonitruants (*sostenuto*), d'autres gais (*andante*), et même des drôles (*allegretto*).

C'est qu'au fond la galanterie ne relève jamais vraiment ni du régime de l'action présente de plein droit, ni de celui du vestige : elle est toujours prise dans l'embarras de se dépatouiller avec un héritage mal défini. Je vous propose d'observer une de ces choses dont on sent l'emprise sans savoir au juste ce que c'est, qu'on est parfois tenté de balayer comme des rêveries confuses mais qui reviennent sans cesse, en des visions indécises, comme une hantise où le passé et le présent se confondent.

## Préambule

# D'un mythe, et des protocoles pour l'aborder

Si la galanterie française est un mythe, comme les mythes sont choses chatoyantes, il peut y avoir un plaisir extrême à se laisser fasciner par leurs images mouvantes. Il peut y en avoir un autre, avec un autre profit, à observer leurs formes et leurs mouvements : je vous propose une sorte d'expérience d'anthropologie historique, une anatomie de ce mythe. Sans le définir d'avance, puisque l'induction est la seule démarche pertinente : peut-être à la fin en saura-t-on plus.

Mais toute expérience a ses protocoles. Ici, ils seront trois.

### *Le protocole endogène*

Dans le chatoiement du mythe, la qualification surgit diversement. Cette diversité même interdit de s'enfermer dans une définition *a priori* et invite à inventorier d'abord tous les cas où elle advient. Il faut alors se déprendre de certains habitus inculqués par l'école. En particulier du réflexe de la dissertation vouée aux débats d'idées. Elle habitue à poser des définitions d'idées – parfois baptisées théories – et à les étayer d'exemples. Mais ces idées n'ont d'autre fond que la culture de leur auteur, qu'il suppose commune, et

les exemples convoqués en guise de preuves, d'autre aune que leur capacité à servir d'étais à la thèse. Cela permet parfois d'asséner des arguments à sensation et d'aiguiser des formules fulgurantes qui font la joie du temps bref des médias. Mais cela passe aux pertes et profits l'épreuve du feu des *realia*, puisque poser une définition *a priori* attribue d'avance une ou des significations aux choses examinées. Or quand il s'agit d'analyser une qualification, ce sont ces significations mêmes qui font l'objet de l'enquête ; avec leurs constantes mais aussi leurs variations, voire contradictions. Aussi les discours d'idées engoncés dans un hypothético-déductif de pure forme, qui relèvent de l'affirmation d'opinions, seront des objets parmi d'autres. Au même titre que les enthousiasmes et les déplorations. Car une enquête naît toujours d'une incertitude et d'un désir de savoir ; elle se doit d'éviter, aussi bien que les chemins pavés de certitudes, les préjugés par émotion. Un tel cheminement peut entraîner pertes d'auréoles, amer savoir et désenchantement du monde. Mais ce n'est qu'une faible rançon pour plus de densité, de tonus et des savoirs en fin de compte plus gais.

Pour assumer l'empirisme inductif (n'est-il pas le fond de toute connaissance ?), il faut tout prendre en compte sans préjuger de rien. Ici, donc : tout le galant. Tout le galant, c'est-à-dire tous les objets auxquels ce terme a été appliqué, tout ce qui a été qualifié comme tel aux moments de sa manifestation. En quelque domaine que ce soit : aussi bien un tableau, un texte, qu'une fête ou un quelconque acte de sociabilité. Par qui que ce soit : aussi bien ceux qui produisaient le texte ou le tableau ou qui vivaient la fête que ceux qui les observaient et commentaient\*. J'appelle cette démarche « endogène ». En revanche, et évidemment, la problématique, l'inscription de ces significations dans la réflexion sur l'histoire et ses théories, est exogène. Comme

le sont, tout aussi évidemment, les outils (les méthodes et les concepts analytiques).

Le corpus de l'enquête a donc été construit d'abord à partir des titres et sous-titres d'œuvres, productions et événements selon qu'y figurent les mots de « galant » et « galanterie » : par exemple des œuvres comme les *Fêtes galantes* de Verlaine ou de Debussy, *L'Europe galante* de Morand, *Les Fêtes galantes* de René Clair, etc., des chapitres consacrés à la galanterie dans les manuels de savoir-vivre ou des pratiques telles que les « fêtes galantes » de Versailles évoquées dans l'« Avis » précédent, une exposition intitulée « Les fêtes galantes », ou encore le rapport d'un commissaire de police qui a organisé une chasse nocturne aux « femmes galantes »...

Cette démarche endogène rencontre parfois des cas où la galanterie est manifestement présente, mais pas affichée comme telle. Devant ces sortes de cas limites, il faut braconner le galant. Partons de l'un d'entre eux ; il fera la matière d'une brève « vignette » (d'autres jalonneront le propos ensuite).

### ***Première vignette : Les Suites d'un bal masqué***

Un paysage hivernal avec des personnages. Au premier plan, un homme en habit de Pierrot agonise à terre. Un autre, en costume vénitien, s'emploie à comprimer sa plaie, tandis qu'un troisième le soutient, qui porte une fraise et un manteau dans le genre Renaissance ou du Docteur de la *commedia dell'arte*. Un quatrième se tient la tête : quoique moins bien visible, il est vêtu d'un drapé violet passementé. À l'opposé, deux autres s'éloignent, l'un vêtu en « sauvage d'Amérique » et le dernier en Arlequin. Ces deux groupes

s'inscrivent dans une composition en contraste. Le fond, plutôt sombre, laisse voir une allée parmi des arbres aux branches noires dénudées, avec un fiacre et deux silhouettes qui semblent des cochers. L'avant-plan offre le blanc d'un sol enneigé, et, tirant l'œil, deux épées tachées de sang, l'une encore dans les doigts du Pierrot, l'autre à terre. C'est un tableau de Jean-Léon Gérôme peint en 1857.

On peut le voir au musée de Chantilly. Il a été acquis en 1858 par son propriétaire, le duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe, célèbre comme conquérant de l'Algérie et comme grand collectionneur, alors en exil. Dix ans plus tard, Gérôme en a requis le prêt afin de le présenter à l'Exposition universelle de 1867, et il obtint le Grand Prix de peinture. Voici donc un tableau très reconnu d'un peintre, célèbre comme spécialiste de l'orientalisme, mais qui pour une fois propose une scène de genre.

Le titre indexe une anecdote : *Les Suites d'un bal masqué*. Deux hommes se sont battus, on voit les armes, on reconnaît autour d'eux leurs témoins et un médecin, et l'un des deux agonise : c'est une fête qui finit mal. Les costumes et le décor hivernal donnent à penser (comme le fait la notice des conservateurs du musée de Chantilly) que le bal masqué est celui qui se tenait chaque année à l'Opéra de Paris à l'occasion du carnaval, que deux hommes y ont eu « des mots » et ont lavé leur différend armes au poing. Les fêtes ont été nombreuses sous le Second Empire, le temps dit de « la fête impériale ». Les duels aussi, et un duel en costumes de bal masqué a, semble-t-il, bien eu lieu l'hiver 1857 entre un député et un futur préfet de police. Ce serait alors une sorte de peinture de reportage.

Mais rien ne dit qu'ils portaient ces costumes-là et la banalité des fêtes costumées et des duels dissuade de trop s'attacher à une anecdote précise. S'il s'échappe un peu

de l'anecdote, l'esprit devient disponible pour une observation plus attentive à la manière. Les contrastes de couleurs attirent le regard vers l'habit blanc du Pierrot mourant et les chamarrures de l'Arlequin, vers le sang qui tache cet habit blanc et la lame de l'arme homicide tombée sur le sol blanc de neige. Cette arme fait songer aussi que le combat à l'épée n'était pas l'arme favorite des duellistes de ce temps où l'on préférait le pistolet. Se battre à l'épée convoque un habitus nobiliaire d'Ancien Régime : ce duel a joué sur un retour du passé. Et l'esprit note encore que le jeu des plans ordonne l'ensemble selon la perspective que trace, au centre, une allée. Décor d'allée et habits de *commedia dell'arte* ressemblent aux ingrédients usuels des tableaux qui représentent une fête dans un parc : l'esprit en vient alors à se demander si ce décor et ces costumes ne valent pas citation de Watteau ? Si on ne peut pas voir dans cette scène où, sous les habits de la fête costumée joyeuse, l'adrénaline du point d'honneur borné fait surgir la mort, une fête galante à l'envers ? Une fête galante qui aurait mal tourné, qui aurait eu des *suites* néfastes\*. Or il se trouve que dans ces années-là (nous le verrons) Watteau était redevenu célébriissime comme le « peintre des fêtes galantes », au point que citer Watteau suffisait à convoquer la galanterie. Ainsi lovée dans la citation, elle offrait la possibilité d'une signifiante et d'un plaisir redoublés à qui reconnaissait sa présence dite seulement à demi. Alors la vision de ce Pierrot, lunaire comme toujours, mais dont le visage cêrusé prend une teinte livide de cadavre et le costume un blanc de suaire, ce blanc Pierrot, tombé sur le blanc de la neige et glissant déjà vers le monde des spectres, se combine avec cette présence en filigrane de Watteau pour tisser dans ce tableau une spectralité : par un choix de

style pictural, le passé (costumes, recours aux armes, point d'honneur) envahit les affaires du présent.

*Les Suites d'un bal masqué* signalent ainsi un passage à la limite du corpus, le point de tangence entre des références explicites et des allusions ou des reprises voilées. Un même usage de la référence à demi dite tisse, par exemple, les allusions à *La Princesse de Clèves* et l'aveu de Mahaut dans *Le Bal du comte d'Orgel*, ou, au cinéma, les images d'un film comme *Le Déjeuner sur l'herbe* de Renoir, et d'autres cas que nous verrons en temps et lieu. De tels objets doivent donc être inclus dans l'enquête. Y compris les cas, on en verra, où la qualification galante est esquivée alors que tous les signes concordent pour l'appeler ; ces refoulements sont évidemment signifiants.

D'autres, qui peuvent leur ressembler extérieurement mais n'incluent pas de tels procès de citation ou évocation, doivent en revanche être laissés à l'écart. Ainsi, notamment, je n'ai pas retenu l'abondant corpus des pantomimes de Deburau\*, ni toutes les images et situations de fêtes qui équivalent à des sortes de pastorales. À regret, mais la curiosité ne doit pas engendrer une obsession qui ferait voir des galants partout.

### *Le protocole spectral*

Restons un instant devant de tableau de Gérôme. On voit un Pierrot agonisant, déjà quasi-spectre ; on voit le spectre d'une fête galante ; on voit aussi en filigrane un discours sur la « fête impériale », les symboles dont elle use et les tares qui la hantent. Ce sont trois strates de temporalité réunies dans un même présent. Pour les spectateurs de l'époque, qui pouvaient avoir assisté à ce bal masqué ou

« <i>Who's there ?</i> » ( <i>again</i> ) : d'un récit nationalisé . . . .	373
Que faire ? . . . . .	376
<i>Bibliographie</i> . . . . .	379
<i>Dossiers, Sources, Notes et Documents complémentaires</i> :	
voir <a href="https://journals.openedition.org/dossiersgrihl/7355">https://journals.openedition.org/dossiersgrihl/7355</a>	
<i>Index</i> : voir <a href="https://journals.openedition.org/dossiersgrihl/7355">https://journals.openedition.org/dossiersgrihl/7355</a>	

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019, N° 141231 ( )  
*Imprimé en France*